

Sainteté, qui fit arrêter sa voiture et voulut descendre ; mais comme il y avait beaucoup de boue sur la chaussée, elle hésita un moment, ayant des nœuds de satin blanc brodés d'or. Il fallut pourtant bien s'y décider, Napoléon ayant déjà mis pied à terre. Les deux souverains s'em brassèrent, et la voiture de l'empereur fut avancée de quelques pas. Des valets de pied étaient apostés pour tenir les deux portières ouvertes. Au moment d'y monter, l'empereur prit celle de droite, un des écuyers indiqua au pape celle de gauche, de façon qu'ils montèrent ensemble. L'empereur prit naturellement place à la droite, et ce premier pas décida de l'étiquette, qui ne donna lieu à aucune difficulté. Le court trajet qui restait à faire pour arriver au château offrit cette singularité, que l'escadron de mamelucks de la garde marchait immédiatement derrière la voiture dans laquelle le pape se trouvait tête à tête avec Napoléon. Il était assez curieux de voir des Turcs rivaliser de zèle et de respect pour le vicaire de Jésus-Christ.

Tous les évêques de France et d'Italie étant réunis à Paris, où ils avaient été appelés, chacun d'eux avait amené avec lui plusieurs ecclésiastiques, si bien qu'on en rencontrait se promenant au Palais-Royal presque autant qu'on aurait pu en rencontrer dans les rues de Rome. Napoléon avait placé auprès du saint-père, dès son arrivée à Fontainebleau, un service d'honneur composé des principaux officiers de sa maison, parmi lesquels figuraient MM. le sénateur de Viry, de Lucay, et le général Durosnel, pour faire le service de chambellan, de préfet et d'écuyer cavalcadour auprès du pape. Après s'être reposé deux jours dans ce palais, Sa Sainteté vint habiter, aux Tuileries, le Pavillon de Flore. L'impératrice, suivie de la presque totalité de ses dames, vint aussitôt lui rendre visite. Le pape donna à toutes sa bénédiction, et les gratifia d'un chapelet. A dater de ce jour, le jardin et la cour des Tuileries furent remplis, du matin au soir, d'une foule immense. Joséphine s'amusait beaucoup de ce coup d'œil.

Les actions et les discours du saint-père étaient devenus le sujet de toutes les conversations de la capitale. On louait sa bonté, sa simplicité ; tout le monde voulait recevoir sa bénédiction. La malignité n'y perdit pourtant rien. Cent calembours étaient chaque jour forgés et répétés partout, même dans l'intérieur du palais. Nous n'en citerons qu'un, par cette raison même que celui-là est exécrable. Une vieille marquise du faubourg Saint-Germain s'était écriée, disait-on, en apprenant que le saint-père arrivait pour sacrer l'empereur : *Le pape Pie se tache*. Quoi qu'il en soit, tout le monde fut d'avis qu'il était impossible de se conduire d'une manière plus convenable que ne le faisait le saint-père. De son côté, Napoléon avait pour lui les prévenances les plus respectueuses.

Vingt mille lettres closes de convocation à tous les fonctionnaires civils et militaires qui devaient assister à la cérémonie du couronnement, avaient été expédiées par l'empereur dans tous les départements de la France. Cette lettre, fort curieuse à cause de la forme du langage qu'on y avait employé pour la première fois, était ainsi conçue :

«La divine Providence et les constitutions de l'empire ayant placé la dignité impériale héréditaire dans notre famille, nous avons désigné le onzième jour du mois de frimaire prochain, (2 décembre 1804, vieux style) pour la cérémonie de notre

sacre et de notre couronnement. Nous aurions voulu pouvoir, dans cette auguste circonstance, rassembler sur un seul point l'universalité des citoyens qui composent la nation française ; toutefois, et dans l'impossibilité de réaliser une chose qui aurait en tant de prix pour notre cœur, désirant que cette solennité reçoive son principal éclat de la réunion de ceux dont le dévouement à l'Etat et à notre personne sacrée nous est connu, nous vous faisons cette lettre pour que vous ayez à vous trouver à Paris avant le 7 du mois prochain et à y faire connaître votre arrivée à notre grand maître des cérémonies. Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

«Ecrit en notre palais de Saint-Cloud, le 4 brumaire an XIII.

«Signé NAPOLÉON.»

Et plus bas :

«Le Secrétaire d'Etat, H. MARET.»

Dans les derniers jours de novembre, les voitures de Leurs Majestés, celles des princes et princesses de la famille impériale qui devaient former le cortège, étaient conduites à vide chaque matin, attelées de six ou huit chevaux, devant Notre-Dame et aux alentours, par les cochers, postillons et piqueurs des écuries. Ces voitures, au nombre de cinquante, exécutèrent ainsi plusieurs répétitions jugées nécessaires pour connaître au juste l'espace qu'offraient le parvis Notre-Dame et ses environs, afin de pouvoir les y placer sans encombre. De son côté, M. de Ségur, grand maître des cérémonies du palais, commença à la métropole la mise en scène de cette grande solennité, pour laquelle Isabey avait fait une foule de croquis et de dessins commandés par Napoléon. A cet effet M. de Ségur donna plusieurs rendez-vous, à la métropole même, à tous les hauts personnages que le rang ou les fonctions qu'ils remplissaient à la cour appelaient à jouer un rôle dans cette représentation solennelle ; mais la plupart des illustres acteurs, les grands dignitaires surtout, ne se pressaient guère de se rendre à ces invitations. Le grand maître des cérémonies dut craindre un moment que les choses allassent tout de travers. S'en étant expliqué avec Napoléon, un soir qu'il y avait également répétition au château, ce dernier lui répondit le plus sérieusement du monde :

—Ne vous inquiétez pas ; mes maréchaux ne sont-ils pas chargés, comme chefs d'emploi, de la plus difficile besogne ? Eh bien ! fiez-vous à eux pour l'habileté et la promptitude des manœuvres ; ils s'y entendent, je vous en réponds.

Tout étant disposé ainsi, la veille du couronnement, l'empereur, précédé de son service d'honneur, et suivi d'un grand nombre d'officiers de sa maison civile, se rendit dans la matinée chez le souverain pontife pour lui faire une visite de cérémonie, manière honnête de lui recommander d'être exact le lendemain. Cette visite ne dura que cinq minutes. Napoléon s'étant retiré, le saint-père donna, comme de coutume, sa bénédiction à tout le monde. C'était sa seule occupation : il la donnait dans sa chambre à coucher, dans son cabinet, dans sa chapelle, dans les escaliers, dans sa voiture, par la fenêtre, etc. Nous serions tenté de croire qu'il donna plus de bénédiction, dans le peu de temps qu'il séjourna à Paris, qu'il n'en reçut lui-même pendant toute la durée de son pontificat. Enfin le grand jour arriva!...